

[« L'Afrique aujourd'hui et Fanon », Colloque international du CNRPAH (Centre National de Recherche en Préhistoire, Anthropologie et Histoire), 1-3 juin 2013, Alger, Bibliothèque Nationale]

L'antériorité « africaine » de Fanon et son engagement pour l'Afrique

Christiane CHAULET ACHOUR

« Je n'ai pas le droit de me laisser engluer par les déterminations du passé »
Peau noire masques blancs (1952)

[Considérant Fanon dans la perspective des Afrodescendants, je voudrais souligner qu'il arrive en Algérie avec un acquis dans le domaine de la pensée anticoloniale et dans le présent des luttes d'alors. En rupture par rapport au mouvement de la Négritude, il ne se positionne pas en idéalisant le continent mais en l'interpellant de toute sa lucidité. Cette caractéristique, il l'a manifestée dès 1952 dans son premier essai. Il y a donc une continuité et un approfondissement dont il semble nécessaire de rendre compte pour comprendre son engagement et les voies qu'il emprunte dès 1954].

Je commencerai par la fin ou presque, c'est-à-dire en citant un long passage des notes prises par Frantz Fanon l'été 1960, alors qu'il a été nommé à Accra en mars 1960 par le GPRA et qu'il fait une mission de reconnaissance et d'installation d'une base à la frontière du Mali pour desserrer l'étreinte colonialiste qui annihile les efforts des maquisards de l'intérieur :

« Mettre l'Afrique en branle, collaborer à son organisation, à son regroupement, derrière des principes révolutionnaires. Participer au mouvement ordonné d'un continent, c'était cela, en définitive, le travail que j'avais choisi. La première base de départ, le premier socle était représenté par la Guinée. Puis le Mali, décidé à tout, fervent et brutal, cohérent et singulièrement acéré, étendait la tête de pont et ouvrait de précieuses perspectives. A l'Est Lumumba piétinait. Le Congo qui constituait la deuxième plage de débarquement des idées révolutionnaires, se trouvait pris dans un labyrinthe de contradictions stériles. Il fallait encore attendre avant d'investir efficacement les citadelles colonialistes qui s'appellent Angola, Mozambique, Kenya, Union Sud-Africaine.

Tout était pourtant en place. Et voici que le système de défense colonialiste, quoique discordant, ranimait les vieux particularismes et émiettait la lave libératrice ; Pour l'instant, il fallait donc tenir au Congo et avancer à l'Ouest. Pour nous, Algériens, la situation était claire. Mais le terrain demeurait difficile, très difficile. A partir de l'Ouest, il nous fallait prouver par des manifestations concrètes que ce continent était un. Que derrière les options générales des dirigeants, il était possible de déterminer les points précis où les peuples, les hommes et les femmes, pouvaient se rencontrer, s'épauler, construire en commun. Le spectre de l'Occident, les teintes européennes étaient partout présents et actifs. Les zones française, anglaise, espagnole, portugaise demeuraient vivantes. Oxford s'opposait à la Sorbonne, Lisboa à Bruxelles, les patrons anglais aux patrons portugais, la livre au franc, l'Eglise catholique au protestantisme et à l'Islam. Et au-dessus de tout cela, les Etats-Unis qui s'enfonçaient partout, dollars en tête, avec Armstrong comme héraut

et les diplomates noirs américains, les bourses, les émissaires de la voix de l'Amérique... Et n'oublions pas l'Allemagne travailleuse, Israël défrichant le désert...

Travail difficile. Heureusement, dans chaque coin, des bras nous font signe, des voix nous répondent, des mains nous empoignent. Ça colle.

Le bruit rapide et tranquilisant des cités libérées qui rompent leurs amarres et s'avancent grandiloquentes mais nullement grandioses, ces anciens militants aujourd'hui admis définitivement à tous leurs examens qui s'asseyent et... se souviennent, mais le soleil est encore très haut dans le ciel et si l'on écoute l'oreille collée au sol rouge, on entend très distinctement des bruits de chaînes rouillées, des "han" de détresse et les épaules vous en tombent tant est toujours présente la chair meurtrie dans ce midi assommant. L'Afrique de tous les jours, oh ! pas celle des poètes, pas celle qui endort, mais celle qui empêche de dormir, car le peuple est impatient de faire, de jouer, de dire. Le peuple qui dit : Je veux me construire en tant que peuple, je veux bâtir, aimer, respecter, créer. Ce peuple qui pleure quand vous dites : je viens d'un pays où les femmes sont sans enfants et les enfants sans mères et qui chante : l'Algérie, pays frère, pays qui appelle, pays qui espère.

C'est bien l'Afrique, cette Afrique-là qu'il nous fallait lâcher dans le sillon continental, dans la direction continentale. Cette Afrique-là qu'il fallait orienter, mobiliser, lancer à l'offensive. Cette Afrique à venir¹. »

Texte à méditer à plus d'un titre dans la perspective des rapports de Fanon à l'Afrique comme nous allons tenter de le faire.

On y lit un Fanon plongé au cœur même du continent dans sa problématique et difficile décolonisation. Il scande ses constats et ses analyses, ses propositions aussi – sur qui s'appuyait en premier, quels pays ne sont pas encore prêts à entrer dans la résistance et à aider l'Algérie, « pays qui appelle, pays qui espère » – et il élargit l'horizon à ses espoirs et ses convictions. Lorsqu'on lit Fanon, on est familier de cette succession souvent constatée, d'une analyse du réel et d'un décollement, à partir de quelques faits, vers une généralisation généreuse et prospective, porteuse d'énergies. Aux dirigeants s'oppose le peuple en une configuration stylisée qui évacue les ombres conservatrices au profit des forces de progrès. N'oublions pas que Fanon écrit, pris dans une lutte de la décolonisation dont il croit, comme bon nombre de militants, en la justesse et, peut-être, sans mesurer assez l'efficacité des menées du néo-colonialisme qui sait assimiler les couches des populations qui veulent déjà tirer les marrons du feu en se prêtant au jeu de l'africanisation, ce qui est nommé ici, à propos du Congo, « ce lacis pénible de contradictions stériles. »

¹ « [Cette Afrique à venir] », dans *Pour la révolution africaine*, Paris, Maspero, 1961, réédition de 1975, Petite collection Maspero, pp. 177-178 (les crochets désignent un titre qui n'est pas donné par Fanon).

Dans cette Afrique-là, il entend les « bruits de chaînes rouillées » et il distingue son chant et celui du peuple du chant stérile des poètes. Il récuse l’Afrique des poètes, « celle qui endort » au profit de l’Afrique qu’il entend et espère, « celle qui empêche de dormir ».

D’entrée de jeu, il constate que finalement, cette libération du continent africain, mis en mouvement dans une cohérence et une unité, était, « en définitive, le travail que j’avais choisi ».

La double référence aux chaînes et aux poètes n’est pas simple figure de style ou citations aléatoires : elle réfère très précisément à ce que j’appellerai « l’antériorité africaine » de Fanon. Il nous manque, bien évidemment, les documents, des écrits comme preuves, pour approcher ce qu’a pu être, pour un Afrodescendant – j’utilise ce terme même s’il n’est pas en usage à l’époque de Fanon –, cette immersion dans l’Afrique de la fin des années 50. On ne peut retracer toute l’Histoire de cette décennie décisive pour la décolonisation, 1950-1960, mais nous pouvons l’avoir à l’esprit. Ce que l’on peut faire, par contre, c’est revenir aux textes antérieurs de Fanon et tracer la logique qui nous conduit à 1960 : en particulier *Peau noire masques blancs* (1952), ses deux interventions aux deux grands congrès des écrivains et artistes noirs (Paris, 1956 et Rome, 1959) et enfin son article sur Lumumba, publié dans *Afrique Action*², n°19, le 20 février 1961, « La mort de Lumumba : pouvions-nous faire autrement ? » Il nous semble que ces textes, auxquels il faudrait ajouter d’autres articles, peuvent nous permettre d’approcher le bond véritablement remarquable que Fanon, afrodescendant, a fait pour devenir cet Algérien œuvrant jusqu’au bout pour la libération et l’unité du continent et non pas exclusivement, un descendant d’esclave demandant des comptes à l’Europe et à l’Afrique³ : s’éclaire aussi alors le message de la conclusion des *Damnés de la terre*. Les stratifications raciales, conséquence de la société esclavagiste et plantationnaire après l’abolition de 1848, demeurent à l’horizon de sa réflexion mais ne sont pas du tout centrales⁴ avec l’élargissement de ses positions pour la décolonisation du continent.

² Béchir Ben Yahmed a d’abord lancé *Afrique Action*, le 17-10-1960. Cet hebdomadaire est devenu *Jeune Afrique*, le 21-11-1961.

³ Dans la polémique feutrée ou déclarée sur les Africains du continent ayant participé à la traite. Thématique bien exploitée pour dédouaner l’Europe de ce trafic sur plus de trois siècles.

⁴ Cf. en particulier, « Antillais et Africains », Paris, *Esprit*, février 1955, repris dans *Pour la Révolution africaine*, op. cit., pp. 22-31. Et « Aux Antilles, naissance d’une nation ? », Tunis, *El Moudjahid*, n°16, 15 janvier 1958 ; repris dans *Pour la Révolution africaine*, op. cit., pp. 87-94.

Dès 1952, ce qu'on peut lire dans *Peau noire masques blancs*⁵, se veut en lien et en rupture avec ceux qui écrivent et ce qui s'écrit sur la question noire et le racisme. Dans le chapitre 5, en particulier, « L'expérience vécue du Noir », Fanon offre, dans un désordre qui n'est qu'apparent, les pages les plus percutantes sur le vécu du racisme et sa domination et sur les voies de la libération de cette assignation à la peau, véritable « cercle infernal » dont il faut se libérer pour s'imposer au monde autrement : « Il nous fut donné d'affronter le regard blanc. Une lourdeur inaccoutumée nous oppressa. Le véritable monde nous disputait notre part. Dans le monde blanc, l'homme de couleur rencontre des difficultés dans l'élaboration de son schéma corporel », écrit-il p.89. Et après avoir illustré cette oppression, brutalement ressentie, Fanon constate : « Alors le schéma corporel, attaqué en plusieurs points, s'écroula, cédant la place à un schéma épidermique racial » (p.90). Le sujet qui refuse cette « thématization » – être perçu comme « objet noir » –, affirme sa stupéfaction :

« Je promenai sur moi un regard objectif, découvris ma noirceur, mes caractères ethniques, - et me défoncèrent le tympan l'anthropophagie, l'arriération mentale, le fétichisme, les tares raciales, les négriers et surtout, et surtout : " Ya bon banania" [...] Je voulais tout simplement être un homme parmi d'autres hommes. J'aurais voulu arriver lisse et jeune dans un monde nôtre et ensemble édifier » (p. 90-91).

Le Noir va affronter ce monde dans la honte ou dans la survalorisation de lui-même : la Négritude arrive en quelque sorte à point nommé pour permettre de s'associer au « grand cri nègre » de Césaire dans un rêve de réhabilitation. Pourtant cette plongée dans l'Afrique ancestrale idéalisée par la Négritude apparaît à Fanon – et là encore, il est précurseur –, comme un emprisonnement, quelles que soient les vertus thérapeutiques qu'elle a pu offrir au jeune intellectuel noir.

J'adopterai volontiers l'analyse de Jacques Coursil qui distingue entre Senghor et Césaire dans le néologisme « négritude », la partie que chacun privilégie. Pour Senghor, il y a insistance sur le radical « nég » et il privilégie l'essence de la race ; pour Césaire, il y a insistance sur le suffixe « -itude », soulignant une durée qu'il nomme « "la condition nègre", forme historique de la condition humaine ». Jacques Coursil ajoute : « Ainsi, il s'agit dès lors dans le mouvement de la négritude lui-même de savoir si on porte son phénotype comme une essence ou bien comme le signe d'une histoire⁶. »

⁵ Cf. pour une analyse détaillée, C. Chaulet Achour, *Peau noire masques blancs, étude critique*, Paris, éd. Honoré Champion, 2013, collection « Entre les lignes – Littératures Sud », 128 p.

⁶ Jacques Coursil, « *Peau noire, masques blancs* et Vice Versa – Race et Racisme chez Frantz Fanon », intervention au Colloque international Fanon aujourd'hui, UNESCO 2007. L'article a été consulté le 21 mai 2013, en ligne : www.coursil.com/bilder/3_language/literature/F.Fanon.Peau noire.Masques blancs.pdf

Pour en revenir à Fanon, sa « peau » n'est pas le seul signe de son histoire et son installation en Afrique, d'abord en Algérie, puis en Tunisie et enfin en Afrique subsaharienne, ne peut que le conforter dans l'approfondissement des affirmations scandées dans l'essai de 1952 :

« Ma peau noire n'est pas dépositaire de valeurs spécifiques. [...] Seront désaliénés Nègres et Blancs qui auront refusé de se laisser enfermer dans la tour substantialisée du passé. [...] Des tonnes de chaînes, des orages de coups, des fleuves de crachats ruissellent sur mes épaules. Je sentis naître en moi des lames de couteau. Et plus violente retentit ma clameur. Je suis nègre. Mais je n'ai pas le droit de me laisser ancrer [...] Je demande qu'on me considère à partir de mon désir. »

Sa communication de 1956, « Racisme et culture » au I^{er} Congrès des Ecrivains et Artistes Noirs à Paris en septembre 1956⁷ poursuit la réflexion entamée de façon si intéressante dans l'essai de 1952.

Que s'est-il passé dans la vie de Fanon par rapport au texte précédent ? On sait qu'il a été nommé depuis fin 1953 à l'hôpital de Blida-Joinville et que l'année 1954 est celle de son adaptation à ce milieu professionnel psychiatrique particulier qu'est ce milieu en Algérie⁸. C'est au cours de l'année 1955 qu'il est contacté par des militants nationalistes, sa singularité dans les débats au ciné-club de Blida ayant été remarquée par des militants. « Très discret sur sa vie personnelle passée, et sur toute son aventure intellectuelle avant son arrivée en Algérie, il parlait en revanche abondamment de psychiatrie, de psychanalyse aussi⁹. » Alice Cherki précise qu'il travaillait avec chaque interne sur des recherches qu'il leur avait suggérées : « toutes se rapportaient à l'étude de la psychopathologie de l'Algérien en situation coloniale¹⁰. » Toutes ces activités psychiatriques se poursuivaient en même temps que des activités politiques ; la plupart d'entre elles ne purent être menées à leur terme du fait des arrestations aux expulsions et disparitions des uns et des autres. Continuant à écrire au milieu de ces bouleversements multiples, Fanon présente, juste avant le I^{er} Congrès, une communication au Congrès des médecins aliénistes à Bordeaux fin août-début septembre. La communication qui nous retient ici, « Racisme et culture », il l'écrit « fébrilement », dit Alice Cherki, « au cours de cet été paroxystique et dévasté où se jouent la grève illimitée des étudiants, le couvre-feu à Blida, les attaques des fermes des environs succédant aux exécutions sommaires des sympathisants nationalistes. Été pendant lequel va se tenir le

⁷ Texte publié dans le N° spécial de *Présence Africaine*, juin-novembre 1956. Repris dans *Pour la Révolution Africaine*, op. cit., pp. 33-45.

⁸ Cf. Alice Cherki, *Frantz Fanon portrait*, Le Seuil, 2000. Cf. p. 112 et sq.

⁹ Alice Cherki, *Frantz Fanon portrait*, op. cit., p. 118.

¹⁰ Alice Cherki, *Frantz Fanon portrait*, op. cit., p. 119.

Congrès de la Soummam et se diffuser sa plate-forme politique, l'armature officielle du FLN¹¹. »

Cette intervention est dans la droite ligne de *Peau noire masques blancs* mais déjà enrichie par son expérience algérienne. Ainsi de sa définition du racisme :

« Le racisme crève les yeux car précisément il entre dans un ensemble caractérisé : celui de l'exploitation éhontée d'un groupe d'hommes par un autre parvenu à un stade de développement technique supérieur. C'est pourquoi l'oppression militaire et économique précède la plupart du temps, rend possible, légitime le racisme. L'habitude de considérer le racisme comme une disposition de l'esprit, comme une tare psychologique doit être abandonnée.

Mais l'homme visé par ce racisme, le groupe social asservi, exploité, désubstantialisé, comment se comportent-ils ? Quels sont leurs mécanismes de défense ?¹² »

Fanon entame ici une analyse qu'il systématisera dans le chapitre IV des *Damnés de la terre*¹³, et qui s'appuie autant sur son expérience antillaise que sur sa confrontation avec la colonie de peuplement en Algérie. La première réaction du groupe racialisé est une imitation car, subissant la néantisation de son identité, il se soumet aux représentations que le raciste lui renvoie. Mais malgré tous ses efforts de mimétisme et d'assimilation, le racisme subsiste. Il ne peut que subsister car il est « la réalité » du pays colonial :

« Il n'est pas possible d'asservir des hommes sans logiquement les inférioriser de part en part. Le racisme n'est que l'explication émotionnelle, affective, quelque fois intellectuelle de cette infériorisation. Le raciste dans une culture avec racisme est donc normal¹⁴. »

Le racialisé, l'opprimé voyant l'échec de son assimilation à l'opresseur puisque le racisme ne disparaît pas, se retourne alors vers sa propre culture :

« Cependant l'opprimé s'extasie à chaque redécouverte. L'émerveillement est permanent. Autrefois émigré de sa culture, l'autochtone l'explore aujourd'hui avec fougue. Il s'agit alors d'épousailles continuées. L'ancien infériorisé est en état de grâce.

Or, on ne subit pas impunément une domination. La culture du peuple asservi est sclérosée, agonisante. Aucune vie n'y circule. Plus précisément la seule vie existante est dissimulée. [...]

Retrouvant la tradition, la vivant comme mécanisme de défense, comme symbole de pureté, comme salut, le déraciné laisse l'impression que la médiation se venge en se substantialisant. Ce reflux sur des positions archaïques sans rapport avec le développement technique est paradoxal. Les institutions ainsi valorisées ne correspondent plus aux méthodes élaborées d'action déjà acquises.

La culture encapsulée, végétative, depuis la domination étrangère, est revalorisée. Elle n'est pas repensée, reprise, dynamisée de l'intérieur. Elle est clamée¹⁵. »

Cette analyse du racisme est entièrement dans la continuité de 1952 mais, en même temps, approfondie par l'expérience algérienne de Fanon qui enserme très concrètement des observations faites dans son environnement algérien. La dernière page, sorte de conclusion

¹¹ Alice Cherki, *Frantz Fanon portrait*, op. cit., p. 126-127.

¹² « Racisme et culture », art. cit., p. 39.

¹³ Analyse précédant sa communication au second congrès que nous allons voir ensuite.

¹⁴ « Racisme et culture », art. cit., p. 41.

¹⁵ « Racisme et culture », art. cit., pp. 42-43.

provisoire par rapport au chapitre IV des *Damnés de la terre* et à sa conclusion générale, est portée, sans la nommer explicitement – on est en 1956 et Fanon parle à Paris –, par la lutte de libération nationale en Algérie, pays qu’il ne nomme pas, par le combat dans lequel Fanon s’est engagé. Ce type de lutte dont le but est « la libération totale du territoire national »¹⁶ met fin à la logique du racisme, provoquant l’incompréhension de l’occupant, car dans le choix de cette lutte, « l’infériorisé met en jeu toutes ses ressources, toutes ses acquisitions, les anciennes et les nouvelles, les siennes et celles de l’occupant¹⁷. »

Au Deuxième Congrès des Ecrivains et Artistes noirs, à Rome, du 26 au 31 mars 1959, la présence de Fanon pose problème aux organisateurs et ce sont de jeunes congressistes qui l’imposeront. Fanon vient juste d’être membre, en décembre 1958, de la délégation algérienne à la Première Conférence de peuples africains réunie à Accra. Il n’y a plus d’ambiguïté sur son positionnement et sur le lieu à partir duquel il parle. Sa communication porte le titre, « Fondements réciproques de la culture nationale et des luttes de libération » et elle est reprise dans *Les Damnés de la terre*¹⁸, comme appendice, en quelque sorte, du chapitre « Sur la culture nationale ».

Frantz Fanon articule étroitement la possibilité de construction d’une culture nationale avec l’existence de la nation, non par crispation nationaliste mais par constat que pour s’ouvrir à l’international encore faut-il avoir un socle national dans l’ensemble mondial. Ceux qui disent que « la phase de la revendication nationale » est dépassée sont dans le pharisaïsme car on ne peut « sauter l’étape nationale » : « La conscience nationale n’est pas fermeture à la communication. [...] La conscience nationale, qui n’est pas le nationalisme, est la seule à nous donner dimension internationale. » Dans le contexte des participants à ce second congrès, il focalise son propos sur l’Afrique :

« La naissance de la conscience nationale en Afrique entretient avec la conscience africaine des relations de stricte contemporanéité. La responsabilité de l’Africain devant sa culture nationale est aussi responsabilité devant la culture négro-africaine. »

Ce qui suit apparaît encore d’une grande actualité pour l’Afrique d’aujourd’hui :

« Cette responsabilité conjointe [conscience nationale/conscience africaine] n’est pas le fait d’un principe métaphysique mais la conscience d’une loi banale qui veut que toute nation indépendante, dans une Afrique où le colonialisme demeure accroché, soit une nation encerclée, fragile, en danger permanent. »

La nation à construire doit traduire « le vouloir manifeste du peuple ». Alors « la conscience nationale débouche sur la conscience internationale¹⁹. »

¹⁶ « Racisme et culture », art. cit., p. 44.

¹⁷ « Racisme et culture », art. cit., p. 44.

¹⁸ *Les Damnés de la terre*, (1961), rééd. Petite collection Maspero, 1974, pp. 166-175. Notre édition de référence. Cf. dans le portrait d’Alice Cherki, op. cit., pp. 206-207.

¹⁹ *Les Damnés de la terre*, op. cit., pour les citations, pp. 174-175.

Le dernier article repris dans *Pour la Révolution africaine* fin février 1961 porte sur la mort de Lumumba et a été publié dans *Afrique Action*, donc signé par Fanon, contrairement aux articles d'*El Moudjahid*. Encore une fois et sur ce cas concret, Fanon appelle à la vigilance en s'appuyant sur une analyse lucide de ce qui s'est passé au Congo, des convictions de Lumumba et de ses erreurs. Il dit clairement que le projet proclamé par Lumumba ne pouvait faire l'affaire des colonisateurs belges et de ceux de la région, soutenus par l'ONU :

« Un Congo unifié ayant à sa tête un anticolonialiste militant constituait un danger réel pour cette Afrique sudiste, très proprement sudiste, devant laquelle le reste du monde se voile la face. Nous voulons dire devant laquelle le reste du monde se contente de pleurer, comme à Sharpeville, ou de réussir des exercices de style à l'occasion des journées anticolonialistes. Lumumba, parce qu'il était le chef du premier pays de cette région à obtenir l'indépendance, parce qu'il savait concrètement le poids du colonialisme, avait pris l'engagement au nom de son peuple de contribuer physiquement à la mort de cette Afrique-là²⁰. »

Comment, malgré la confiance de son peuple, a-t-il été éliminé ? Fanon décrit d'abord la mise en route du dispositif international de la Belgique aux Etats-Unis en passant par tous les Africains qui se sont laissés compromettre par intérêt ; puis les deux erreurs de Lumumba : solliciter l'intervention de l'ONU « qui n'a jamais été capable de régler valablement un seul des problèmes posés à la conscience de l'homme par le colonialisme²¹. » A l'appui, Fanon donne l'exemple du Cameroun et de Ahidjo, du Viet-Nam, du Laos. L'ONU échoue parce qu'elle est au service des impérialismes. La seconde erreur découle en fait de la première et vient de tous les états africains qui ont envoyé leurs troupes sous le couvert de l'ONU. La leçon qu'il faut en tirer, c'est d'oser analyser, dénoncer les Africains qui œuvrent contre l'intérêt de l'Afrique. Alors l'exemple de Lumumba doit être médité :

« Car nul ne connaît le nom du prochain Lumumba. Il y a en Afrique une certaine tendance représentée par certains hommes. C'est cette tendance dangereuse pour l'impérialisme qui est en cause. Gardons-nous de ne jamais l'oublier : c'est notre sort à tous qui se joue au Congo²². »

Au terme de ces rappels d'écrits mis en lien les uns par rapport aux autres, on mesure combien Fanon arrive « armé » en Algérie et, singulièrement, par rapport à l'Afrique. Disposé déjà par ses lectures, ses expériences et sa réflexion à mettre en question l'efficacité d'une révolte culturelle sur le modèle de la négritude²³, il n'hésite pas à dépasser la question de la « peau » – et sans doute a-t-il eu plus d'une fois à affronter le racisme anti-noir en Algérie et en Tunisie –, pour s'affirmer comme militant anti-colonialiste, « champion » d'une Afrique

²⁰ *Pour la Révolution africaine*, op. cit., p. 191.

²¹ *Pour la Révolution africaine*, op. cit., p. 193.

²² *Pour la Révolution africaine*, op. cit., p. 196.

²³ *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 146.

libérée en profondeur du colonialisme²⁴. Il a su, parce qu'il arrivait avec cette antériorité, scruter les réalités et l'horizon de son temps. Le procès en règle qu'il instruit de l'ONU peut, avec quelques réadaptations des exemples, nous éclairer encore pour l'Afrique aujourd'hui.

Le rappel de ce que l'on doit entendre par « conscience nationale » sans confusion avec « nationalisme » est aussi un contre-argument à ceux qui prônent une littérature-monde ou une mondialisation sans mise à égalité des forces du monde.

A la question posée par Valérie Marin La Meslée : « Pourquoi a-t-il choisi la "révolution africaine" plutôt que de se battre pour l'indépendance de sa Martinique natale ? », Achille Mbembe répond très clairement :

« Martiniquais, Français, Algérien, Africain, il était tout cela à la fois, il se pensait surtout comme un homme dans le monde. Par la force des circonstances, c'est en Algérie et dans le reste de l'Afrique – et non en Martinique – qu'était en train de se dénouer, à l'époque, le nœud gordien qu'aura été le colonialisme moderne. Liant son sort à celui de tous "les damnés de la terre", Fanon choisit de contribuer à trancher ce nœud en faveur des peuples opprimés dans les lieux mêmes où sa vie l'avait conduit, c'est-à-dire en terre africaine. Mais il avait vécu ce "réenracinement" comme en mémoire de toute l'humanité, et en particulier celle qui souffre²⁵. »

²⁴ *Pour la Révolution africaine*, op. cit., p. 117 et sq. « Lettre à la jeunesse africaine ». Sur la manière de désamorcer l'élan de libération de l'Afrique, dans un article du 17 septembre 1958 d'*El Moudjahid* (n°29), il croque ainsi l'action de De Gaulle : « En réalité, grâce à l'opération référendum, le général de Gaulle engage toutes les "possessions françaises" dans un processus indéfini de domestication librement consentie » (p. 135).

²⁵ « Propos recueillis par Valérie Marin La Meslée, *Le Point*, 5 décembre 2011. Entretien consulté sur le site : www.lepoint.fr/grands-entretiens/frantz-fanon-eu-nom-des-damnes-de-la-terre05-12-2011-1403906_326.php Consulté le 12 mai 2013.